



Michel Carrade, *Huile sur toile*, 1964

François Leguil

Quand peut-on et doit-on interpréter un symptôme ?

Quand peut-on et doit-on interpréter ?* Cela pose la question des possibilités de l'interprétation, et de sa nécessité. Y a-t-il des conditions « situationnelles », pour parler de façon générale, à l'interprétation, et quelle en est la nécessité, puisqu'il faut interpréter ?

Devoir interpréter est une indication de Lacan dans un texte qui est paru en post-face du premier séminaire que J.-A. Miller a établi, le *Séminaire XI*, où Lacan parle du « devoir d'interpréter » et définit l'interprétation comme lecture de ce qui est dit.

Ce devoir consiste donc à transformer en un texte un propos qui court. Vous voyez déjà se dessiner une obligation, avec comme conséquence logique que toute interprétation a nécessairement fonction de ponctuation, puisqu'une interprétation ne vient que dans un silence supposé : elle finirait une phrase ou la prendrait à rebours. Dans sa postface, Lacan accomplit d'une certaine manière ce qui est à la naissance de la psychanalyse : d'emblée, Freud avait posé l'inconscient comme un lieu où des traces se déposent. Toute intervention passe donc par l'hypothèse que l'inconscient est une lecture, Lacan ajoute que c'est un devoir.

J.-A. Miller, aux dernières Journées européennes de psychanalyse, en mai dernier à Paris, dans son intervention conclusive, rappelait que l'interprétation psychanalytique n'est pas de l'ordre de la technique¹ : si elle l'était, il y aurait des manuels d'interprétations comme il existe des clés des songes. Mais puisqu'elle n'est pas une technique, il n'y a pas de possibilité d'enseigner à interpréter — de l'enseigner « sur le terrain ». Et, comme l'indiquait J.-A. Miller, dire que l'interprétation n'est pas une technique, cela a pour autre conséquence qu'elle ressort de l'éthique. Pour Lacan, on *doit* interpréter. Cela ne veut pas dire qu'il faut intervenir à chaque séance, et beaucoup d'analysants en font reproche aux analystes qui se taisent. Il y eu même un temps où des analystes pouvaient laisser un analysant parler ou se taire des années sans même que celui-ci puisse vérifier que son analyste jouissait du don de la parole. Ce n'est pas sûr que cela convienne.

Une atteinte à la personne

Quand peut-on et doit-on interpréter ? Je prendrai une position extrême : on peut interpréter tout le temps, dans tous les cas, avec tout le monde. Il va falloir que je « déconstruise » cela, comme on disait doctement. Mais partons de là. C'est ce que le grand public a retenu de la psychanalyse et des psychanalystes. Ceux qu'on fait venir à la radio viennent pour faire profiter le bon peuple de leur capacité à interpréter — tout s'interprète, tout serait donc interprétable. L'inconscient serait ce qui sous-tend tous nos propos, chacun de nos discours. L'inconscient est reçu par le grand public comme quelque chose qui justifie que tout soit tout le temps interprétable. La présence d'un « psy » provoque cette idée qu'il va falloir faire attention à ce qu'on va dire, on a tous entendu ça. Il suffit de voir un « psy » pour mettre du « psy » entre énoncé et énonciation, pour se sentir menacé dans ses énoncés par la possible révélation d'une énonciation qui en ruinerait le bien fondé, la

solidité. Quelque chose de psy est imaginé s'insinuer entre ce que vous dites et ce qui, sans le savoir, à « l'insu de votre plein gré », pourrait se lire. Le type qui est là en face de vous pourrait lire tout autre chose que ce que vous croyiez vouloir dire. Cela donne d'ailleurs très souvent des signes de désarroi, de perplexité, quelque chose qui se voit même sur le visage. Paradoxalement, on trouve très rarement cela chez les gens qui viennent nous parler, y compris pour des entretiens. Ils ne sont pas extrêmement angoissés par l'idée qu'on va interpréter sans arrêt. Comme si, du seul fait d'aller voir un analyste, on saurait qu'il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas de faire de l'analyste celui qui sans arrêt serait branché au niveau de l'énonciation et qui saurait que ce que vous dites est traversé par un fleuve souterrain qui transporte tout autre chose que ce que vous pensez exprimer.

Le monde semble pourtant avoir reçu de la capacité interprétative des analystes cette possibilité d'une interprétation omniprésente qui contesterait l'appropriation par un moi de sa propre parole, entamerait et déclencherait l'exil du sujet hors de cette parole, et ferait en sorte que, tout en étant dépossédé de votre parole au niveau de l'énoncé, quelque chose qu'on appelle le sujet de l'inconscient se détacherait de vous et viendrait signaler que vous n'êtes pas du tout celui que vous pensez devoir être lorsque vous parlez.

Cette sorte d'écart que l'interprétation provoque est un écart entre l'énoncé et l'énonciation, mais aussi un écart entre le moi et le sujet.

Lorsque l'on fait du moi et du sujet une seule entité, on appelle cela *une personne*. Eh bien, d'emblée, l'hypothèse même d'une interprétation qui surgirait en séparant le moi qui s'adresse à d'autres moi de quelque chose de plus secret qui se trouverait délocalisé, qui se trouverait ailleurs que où on croit parler, cette disjonction que l'interprétation provoque entre le moi et le sujet, entre le moi qui parle et le sujet de l'inconscient ou le sujet de l'énonciation, c'est une atteinte à la personne. C'est pour ça que cela apparaît menaçant et cela fait que l'interprétation jouit d'un pouvoir quelque fois dangereux, un pouvoir de dépersonnalisation. C'est ce dont témoignent les gens qui disent, même si c'est sur le ton de la plaisanterie, « Ah ! vous êtes psy ». Ils témoignent d'une discrète angoisse de voir leur assise subjective menacée. L'interprétation déconcerte le moi en libérant le sujet de son lieu. Est alors révélée son atopicité. Le sujet est alors révélé à ceci qu'il n'est peut-être pas tout à fait au lieu où la personne croit être.

Je dis là des choses extrêmement basiques et simples. N'importe qui fait l'expérience de cette disjonction entre le sujet et le moi à l'intérieur même de sa personne. Vous en faites l'expérience toutes les nuits quand vous vous voyez en rêve. En rêve, vous voyez votre moi à partir d'une autre place. Les psychotiques hallucinés peuvent à certains moments se vivre double. Par exemple, tel patient très asilisé peut parler de ces moments d'angoisse lorsque, allongé sur un lit, il se voit se voir. Dans les rêves, vous faites constamment l'expérience de cette disjonction, dans votre personne, du moi et du sujet. Vous savez que Lacan est allé jusqu'à considérer que le sujet peut même être représenté dans le rêve par, éventuellement, un petit chien. Que cela puisse venir en rêve toutes les nuits, cela justifie la proposition que faisait Miller en 1995 que « l'inconscient interprète »².

L'inconscient désarrime les choses de manière que sous le moi apparaisse le sujet. Je me souviens au début de mes aventures dans la psychanalyse du récit d'un analysant qui se trouvait en cure avec un analyste qui se taisait beaucoup. Il était sur le point de faire ce qu'il croyait être l'affaire du siècle, mais il avait tout de même

quelques doutes. Il s'agissait de l'achat d'une voiture d'occasion — il était encore à moitié étudiant. Il fit un rêve : une nuit, il était dans le garage de voitures où devait se faire cette affaire du siècle. Et, au dessus du toit du garage, dans un vol majestueux surplombant la scène, un pigeon. Cela l'avait marqué. Bien sûr, son analyste n'avait fait aucun commentaire, mais il y avait là la fonction interprétante de l'inconscient. S'il n'avait pas été intéressé par la psychanalyse, s'il n'avait pas été dans une école de pensée qui s'intéressait aux rêves, il n'y aurait pas prêté grande attention. La fonction interprétante de ce rêve concerne la jouissance de ce sujet. Ce rêve du pigeon interprète bien la jouissance du sujet : *Pourquoi aimes-tu autant te faire avoir ?* Voilà comment l'inconscient interprète. L'inconscient interprète parce qu'il travaille pour se débrouiller avec une jouissance dont on ne sait que faire. L'inconscient travaille pour essayer, avec les mots et les images, de se débrouiller avec ce que du corps, il n'arrive ni à imaginer ni à nommer. Il fait avec les moyens du bord. Il interprète de manière telle que soit protégée cette jouissance et qu'elle ne soit pas trop menaçante pour le sommeil. Il la négocie sur plusieurs images, sur plusieurs mots - aujourd'hui, on dit avec des semblants. Dans les rêves, la fonction interprétative de l'inconscient nous présente cette dissociation du moi et du sujet.

Vous faites cette année une relecture du *Séminaire I*, or les Séminaires I et II, c'est le Lacan qui profite de l'élan que lui a donné, peut-être, au milieu de la guerre, la lecture de *L'être et le néant* et l'approche de la philosophie sartrienne. L'ego transcendantal sartrien transporte cette dissociation possible, cette disjonction du moi et du sujet. Si l'ego est transcendantal, c'est parce que pointe dans la problématique de l'ego quelque chose du sujet qui ne sera pas saisissable dans une seule immanence. Dans ces deux premiers Séminaires, Lacan montre que la psychanalyse opère sur le sujet, et que le sujet doit être distingué du moi. Il doit donc élaborer une conception très précise du moi. On ne voit pas, ou très peu, au début de l'enseignement de Lacan, d'allusions à l'interprétation. Par contre, dans ces deux premiers Séminaires, de façon continue, il nous en donne le soubassement, par la distinction entre énoncé et énonciation et la distinction entre moi et sujet — je simplifie, la distinction entre énoncé et énonciation n'est pas identique à celle du moi et du sujet, je me permets de les rapprocher pour un temps.

Le sujet d'une quête

L'interprétation déconcerte donc le moi et a presque une action dépersonnalisante en révélant au sujet sa liberté, en révélant au sujet de l'inconscient qu'il se balade. C'est une sorte d'émancipation du sujet. C'est pour ça que cela angoisse les gens qui préfèrent savoir où ils sont. Le sujet se dégage de ce qui était dissimulé dans le moi et dans son image. Ce sujet — et ce que révèle toute disjonction d'avec le moi —, c'est le sujet d'une quête, d'une question. Lacan précisera sans tarder que ce sujet est à la recherche d'un objet.

Dans « La direction de la cure » qui parle beaucoup de l'interprétation, Lacan écrit : « C'est bien dans le rapport à l'être que l'analyse a à prendre son niveau opératoire »³ — dans le rapport à ce « que suis-je ? » où ce sujet a été obligé de se distinguer d'avec ce qu'il pensait être comme personne.

C'est dans ce « que suis-je ? » que le sujet révèle sa quête et sa problématique. Il est quelqu'un qui est à la recherche de l'objet qui lui manque, de l'objet qui le fait sujet de cette quête. Lacan a d'abord appelé cet objet le phallus. Le phallus étant ce que le sujet chercherait y compris dans les rêves, entre les mots, dans ce monde de semblants. Le sujet chercherait quelque chose de plus substantiel que ce défilé permanent de semblants. Voilà pourquoi on a l'idée que l'interprétation

psychanalytique en tant qu'elle est corrélative et synonyme de la découverte de la psychanalyse par Freud, est sexuelle. On le fait en court circuit d'une opération qui comporte plusieurs étapes :

- celle d'abord de séparer énoncé et énonciation ;
- celle de scinder le moi et le sujet ;
- et celle de provoquer une émancipation du sujet, de révéler le sujet à sa course, de le provoquer à prendre la route.

Cela a parcouru le XIX^e siècle, avec la figure essentielle du sujet moderne comme étant un passant. Cela a donné un poème de Baudelaire, que récite Léo Ferré, « À une passante ». Une passante comme figure du sujet de l'inconscient, c'est-à-dire du sujet sans attribut, du sujet dont on ne peut pas dire qui il est. Cela veut dire que ce qui serait aux commandes, le lieu d'où partent nos actes, est quelque chose qu'on ne peut définir. Cela fonderait presque la psychanalyse comme une psychologie négative. Lacan invitait à se référer à la théologie négative, c'est-à-dire celle qui cherche Dieu partout où on ne peut lui attribuer aucun attribut : c'est poser la divinité comme un vide dans la liste de toutes les définitions possibles.

Dans les *Écrits*, Lacan dit que Dieu était à la place de ce sujet⁴. Ce que vous êtes comme sujet, comme sujet de l'inconscient, c'est ce point qui se balade le long des mots et dont vous ne pouvez rien dire d'autre que simplement le supposer. C'est ce que voit le poète avant le psychanalyste.

La différence des sexes

Alors, ce sujet qui se révèle par la fonction interprétative dans sa nature, ou plutôt dans la nature dont il est fait, c'est-à-dire dans la nature des images et des mots qui le motivent, ce sujet est à la recherche d'un objet. C'est ce que l'interprétation, au début, selon Lacan, cherche à poser. C'est ce qui fait qu'on a le sentiment que chez Freud — relisez *Psychopathologie de la vie quotidienne* — tout est sexuel. On a l'idée que depuis Freud, on en a rabattu, on a quand même mis des bémols à ce pansexualisme. Mais c'est mal lire les choses. Freud est le premier à amener ces outils interprétatifs dans des faits quotidiens. Ces faits auxquels nous ne faisons jamais attention montrent que du point de vue du sujet de l'inconscient, ça concerne toujours cette quête du phallus. Ça concerne toujours quoi ? Toujours quelque chose qui a à voir avec la différence des sexes. Pour la psychanalyse, c'est ça. Plus on en sait sur l'être humain, moins on sait en quoi consiste, pour chacun, les effets de la différence de sexes. Rappelons-nous, puisque nous sommes à la section clinique, que *sexe* et *section* ont la même étymologie, cela vient de *secare* qui veut dire couper, sécateur – sexe, section, sécateur, sécable, c'est la même étymologie. Sexe, cela veut dire que l'humanité est coupée en deux. C'est cela que les psychanalystes cherchent à interpréter. Le fait que l'humanité soit coupée en deux fait du phallus l'objet en cause dans l'interprétation, dans un premier temps.

Dans la nature de tous les semblants, c'est-à-dire de tous les mots et toutes les images dont le sujet est l'effet, celui-ci cherche un objet qui serait plus réel, quelque chose de plus substantiel, qui évoquerait plus ce qui est de nature à le satisfaire, à le faire jouir.

Et dans un premier temps, chez Lacan comme chez Freud, pour ce sujet délocalisé qui peut être représenté par un petit chien dans un rêve, cet objet recherché porte le nom de phallus. Pour ce sujet, le phallus est ce qui reste de l'intérêt du corps, c'est-à-dire du moi en tant que le corps est ici représenté par son image corporelle. C'est ce qui reste de l'intérêt du corps lorsque le sujet s'en détache, lorsque le sujet se trouve encouragé à cette affaire par l'effet disjonctif de l'interprétation. On voit que ce qui motive ce sujet du langage, ce sujet qui est un effet des mots à la différence du

moi qui est un effet de sa rencontre avec sa propre image, ce qui motive le sujet dans son immatérialité, presque dans son abstraction, c'est ce qui est de nature à lui apporter de la jouissance, à lui apporter un peu de plaisir. Des mots, des mots ! Des images, des images ! Mais quelle jouissance y a-t-il, pour lui, derrière ?

Vous voyez qu'il y aura dans la psychanalyse cette constance d'interpréter en accrochant le sens caché à cette jouissance recherchée. C'est ce qui amène à dire qu'il n'y a de sens que de jouissance. Là aussi, n'allez pas vous monter le bourrichon et dire que c'est compliqué, ce sont des choses que nous éprouvons tous les jours. Ainsi, vous savez très bien qu'il y a des pans de votre vie que vous avez tout à fait explorés, que vous avez laissés tomber, qui ne vous intéressent plus guère comme objet d'investigation, mais qu'il suffit que vous soyez mis dans la situation par exemple de croiser un vieux camarade, une ancienne amie qui était votre contemporain de cette période, pour immédiatement retrouver du plaisir à évoquer avec lui des souvenirs dont vous savez parfaitement qu'ils ne sont plus déterminants en quoi que ce soit dans votre vie. Vous le faites uniquement parce que vous y trouvez du plaisir. Vous le faites uniquement parce que cela vous fait jouir. Ce faisant, vous mesurez que votre mémoire ne tient qu'au sens de jouissance qui la compose. Votre mémoire ne tient qu'à ce qui a été vécu par vous comme jouissance. C'est-à-dire que votre mémoire ne tient qu'à vos éprouvés corporels. Votre mémoire ne tient, pour la psychanalyse, qu'à ces sens déchiffrables qui renvoient à une jouissance enregistrée.

Cette jouissance que l'interprétation produit sitôt que le sujet se trouve invité à se reconnaître dans sa quête, dans sa course, il la recherche dans le phallus, c'est-à-dire au lieu même où peut se signifier la différence de ces deux races qu'on appelle les hommes et les femmes. Et dans un premier temps, Lacan, après Freud, fait porter l'interprétation là-dessus, c'est-à-dire vers cet objet qui se promène entre les lignes, qui se promène entre les mots et qui donne l'horizon de toute interprétation. On a d'ailleurs cru que Freud était victime de son temps et qu'il mettait les femmes dans une position subalterne. Mais à partir du moment où on pose la question du sujet de l'inconscient, il ne s'agit pas de s'imaginer que parce que ce sujet est un homme, il est en quoi que ce soit assuré de la possession du phallus. C'est ce qu'on appelle la castration, à savoir que s'il était en quoi que ce soit assuré de la possession du phallus, il ne le chercherait pas, et il ne passerait pas éventuellement son temps à chercher cette figure du phallus dans telle ou telle femme.

Chez Freud, le phallus, comme symbole de la jouissance qui donne sens sexuel à chaque geste, à chaque parole ou à chaque chose, pourvu qu'il s'agisse du sujet de l'inconscient, eh bien c'est un phallus qui a déjà pris — si vous me le permettez — du plomb dans l'aile. Ce n'est pas le phallus qui donne aux hommes une prérogative que n'auraient pas les femmes. Le phallus de Freud, c'est le phallus de la modernité, c'est-à-dire que c'est le phallus d'une égalité galopante des sexes. C'est le phallus qui manque aux deux sexes. L'interprétation dans un premier temps révèle la quête du phallus, et révèle que cette quête du phallus c'est le désir même qui motive le sujet, homme ou femme. Cela peut expliquer et rendre compte de cette phrase énigmatique de Lacan à la fin du séminaire consacré au désir : « Le désir est son interprétation. » C'est une phrase qui a un caractère énigmatique et presque socratique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le désir est son interprétation, cela veut dire que le désir c'est ce que nous ne pouvons saisir, approcher — en tremblant, si je puis dire — que par ses fonctions interprétatives. Il n'y a de désir que parce que quelque chose peut être interprété. C'est ce que cela veut dire. Et ce quelque chose

est le sens caché qui rendrait compte que derrière l'énoncé il y a une énonciation distincte.

L'instance de la lettre

Il y aurait, derrière ce que vous dites, quelque chose qui rendrait compte de votre désir. Or, ce désir ne peut être appréhendé que s'il est interprété. C'est pour ça que Lacan peut dire que le désir est son interprétation. Pas de révélation du désir sans cette fonction interprétative. C'est pour cela que l'on peut identifier cette fonction interprétative à la psychanalyse, et J.-A. Miller dit plus : il identifie cette fonction interprétative comme le propre de l'inconscient.

Qu'a fait Freud de cette fonction interprétative ? Il l'a reconnue en la transformant en méthode. Et Lacan vient montrer que Freud chevauche méthodiquement cette course du désir qui est la course même de l'interprétation. La psychanalyse, pour cette raison, résiste à toutes les modes. Alors que les modes de psychothérapies durent 10 ou 15 ans, la psychanalyse est là depuis un siècle et elle tient le coup, contrairement à l'idée qu'on s'en fait, et c'est parce que, dit Lacan, Freud a découvert quelque chose qui allait dans le sens d'une structure.

Quelle est la structure en jeu ? Les lois du langage montrent qu'un mot ne trouve son sens que par la différence avec le mot qui suit. Tout signifiant, tout mot, ne trouve son sens que grâce à l'effet rétroactif d'un deuxième mot. C'est la découverte de la linguistique. Ce qu'a trouvé Freud, et mis en valeur Lacan, c'est que ce sens caché peut être le sujet lui-même, qu'il est lui-même l'effet de cette articulation à peu près identique au désir. Quand on parle du sujet, on parle du sujet du désir, et c'est identique au sens qu'il faut déchiffrer, interpréter. La psychanalyse est la découverte de la fonction interprétative de l'inconscient. Le sujet sera repéré partout où on peut déchiffrer un désir comme sens de ce qu'il cherche le phallus.

Mais Lacan comme Freud ne se sont pas arrêtés là. La clinique a montré à Freud que le phallus en jeu, c'est le phallus qui manquerait à ce personnage essentiel qui est pour l'enfant la mère. Le phallus en jeu, c'est le phallus dont on aimerait voir la mère pourvue ; au point même, au début, de se mettre soi-même à cette place, c'est-à-dire de se mettre soi-même à la place d'être l'objet désiré par l'autre maternel. Cela donne à ce phallus, dès le début de la psychanalyse, un statut de semblant puisque le phallus qui est cherché, c'est le phallus qui est cherché là où il manque. Lacan ira loin puisque à la fin il dira que le phallus n'est qu'un phanère — comme les ongles et les poils. Cela ne donne pas au phallus un statut spécialement admirable.

L'interprétation transforme quoi ? Elle transforme en méthode les lois du langage que les linguistes nous ont appris à nommer. Interpréter, c'est faire jouer la métonymie pour déceler en quoi elle forge quelque chose d'essentiel à la métaphore. Qu'est-ce que cela veut dire ? Prenons un exemple. C'est un exemple du dictionnaire. Si j'écris *les racines du mal*, ce mot, *racines*, vient à la place d'un autre, que vous trouvez par exemple dans *les origines du mal* ou *les causes du mal*. Le mot *racines* ne devient métaphore de *origines* ou *causes* que par ce qui suit, par la métonymie. C'est donc ce qui suit qui vous montre qu'il y a eu là un refoulement — le refoulement d'un mot.

Autre exemple : Un patient me dit au début d'une séance au mois de décembre : « En cette fin d'année, je dépense... » Il aurait pu dire : En cette fin d'année, je dépense beaucoup d'argent pour les cadeaux de Noël de ma famille. Or ce qu'il dit est ceci : « En cette fin d'année, je dépense beaucoup d'énergie sur le plan professionnel (...). »

C'est parce qu'il dit *énergie* que le verbe *dépense* prend un statut de métaphore. Interpréter, c'est faire jouer la métonymie pour déceler les enjeux de la métaphore. Les linguistes ont trouvé, et Freud en même temps qu'eux quand il compare le rêve

à un rébus, que la fondation du sens dans le fonctionnement langagier dépend de l'agencement, de l'articulation d'éléments qui n'ont en eux-mêmes aucun sens.

L'interprétation est une lecture d'éléments qui n'ont en eux-mêmes aucun sens : l'interprétation tient à ce que Lacan appelle « l'instance de la lettre »⁵.

Si je vous écris *m e r*, ces lettres en elles-mêmes n'ont aucun sens. Le sens de ce mot dépend de ce qui suit. Si rien ne suit, c'est la mer dans laquelle se jette la Loire, mais si j'ajoute un *d*, vous pouvez penser que je commence à être grossier. Si je mets un *c*, il pourrait s'agir de « merci ».

Le fonctionnement de chaque lettre dépend de l'articulation avec une autre lettre qui change à chaque fois le statut de ce mot. Lacan prend acte de ceci que le sens que nous cherchons, le sens caché que nous cherchons dans la fonction interprétative, dépend des lois du langage qui, elles-mêmes, sont commandées par ce qu'il appelle « l'instance de la lettre ».

Cela veut dire quoi, instance ? Instance, c'est un terme juridique. On parle du tribunal de grande instance. Lacan parle de l'instance de la lettre pour la distinguer de ce qu'on appelle le lieu de l'Autre. L'instance, ce n'est pas situable. C'est l'instance de la lettre qui pose le langage comme Autre, dans un lieu qui n'est pas celui du sujet. Dans l'exemple donné, ce n'est pas vous qui allez décider que le fonctionnement de ces trois mots dépend de ceci qu'aucune lettre ne suit, ou qu'un *d* va suivre ou qu'un *c* va arriver. L'instance de la lettre, c'est ce qui, pour Lacan, apparaît comme la matérialité même de ce qui est en jeu dans l'interprétation ; et pour cette raison, l'interprétation est un devoir de lecture.

Une patiente évoque quelques difficultés passées auprès des hommes. Elle dit que ces compagnonnages anciens ne dureraient pas tant que ça ; elle souffrait de la répétition du changement de partenaire dans sa vie amoureuse. Elle me dit : « Je devais leur faire peur. Pour eux, j'étais la mante religieuse. » Et cela suffit à l'analyste pour l'arrêter et dire : « *l a m a n t e r e l i g i e u s e* » et de raccompagner la personne à la porte. Elle me dira la fois suivante que lui est venu de façon fulgurante que dans son roman familial, il y avait un personnage central, une ancienne religieuse qui était soupçonnée d'être l'amante de sa mère. L'interprétation fonctionne grâce à l'instance de la lettre — il a suffi de la laisser déplacer le *a* de *la* à *mante*. Je sentais que c'était important parce qu'elle n'est justement pas une mante religieuse, elle est plutôt dans une position naïve. Cela n'aurait pas eu cet effet dans la vie de tous les jours, mais là, cette personne vient pour mettre à l'épreuve cette disjonction entre l'énoncé et l'énonciation ; elle est disponible pour l'interprétation. Il suffit de déplacer le *a* pour provoquer une levée de refoulement. Derrière ce qu'elle pensait être de sa part une fuite des hommes, apparaît un autre type de jouissance, plus tout à fait phallique, celle de deux femmes entre elles. Ceci est d'autant plus intéressant dans le roman familial de cette jeune femme que, probablement, cette ancienne religieuse homosexuelle n'a pas été l'amante de sa mère. Cela donne à la fiction un caractère sensible.

L'instance de la lettre explique que Lacan soutient qu'interpréter est lire dans ce qui est entendu. Le devoir de l'interprétation, avec cet accent d'obligation quasi morale, résonne avec cette notion d'instance. Quand on dit : « Je vous le signifie de manière instante », cela renvoie à la fois à quelque chose d'insistant, d'assez impératif et de relativement pressant. Lacan rappelle dans « L'instance de la lettre » que cette instance renvoie à l'insistance du symptôme dont parle Bernard Porcheret dans le texte de présentation du thème de la section clinique de cette année. L'instance de la lettre, voilà ce sur quoi repose aussi bien la fonction interprétative. Relisez la *Traumdeutung*, dans la nouvelle traduction de ce grand germaniste qu'est J.-P.

Lefèvre⁶, vous verrez que Freud ne parle que de ça. Il parle du rêve comme d'une charade ou d'un rébus, c'est-à-dire que dans le rêve, une image a non seulement une fonction signifiante — ça c'est le pigeon qui survole le garage, c'est l'image qui a une fonction signifiante qui cherche à nommer la jouissance pulsionnelle du « se faire avoir », jouissance inquiétante —, mais une image a aussi la fonction d'être prise comme une lettre dans un texte, comme dans une charade.

Le devoir d'interpréter n'est pas « naturel », comme ne l'est pas la découverte de l'inconscient par Freud. Ce qui est naturel, c'est que les semblants suivent leur cours, c'est que les images et les mots aillent leur train. Ce qui n'est pas naturel, c'est de voir ce qu'il y a en dessous, ce qu'il y a derrière.

L'interprétation, c'est ce qui montre la fonction matérielle de la lettre dans la recherche par le sujet de l'objet de son désir. Et d'ailleurs, quand il commence à théoriser le phallus, il l'indique par une petite lettre grecque, ϕ . Le phallus grâce auquel s'effectue le déchiffrement chargé de révéler le sens du désir du sujet, n'a lui-même pas d'autre sens que celui de la répartition qu'il permet. Qu'est-ce qui est le plus insensé que la décision du choix de notre sexe ? Le fait que vous soyez homme ou femme, ça n'a pas de sens. Le sens part de là. Il n'y en a pas avant. Voilà pourquoi on doit interpréter afin de faire en sorte que le sujet puisse se repérer dans les conséquences de son choix.

La décision d'interpréter

Quand peut-on et doit-on interpréter ? D'après le grand public, tout le temps et partout. À la radio, à la télé, en ville, au café. Partout. Le psychanalyste, lui, sait que c'est dangereux. C'est dangereux parce qu'interpréter dégage immédiatement le sens sexuel corrélé au phallus. Il sait que cela met en danger toute une catégorie de personnes. On peut effectivement révéler le rapport douloureux qu'ils peuvent avoir avec cette question du phallus.

Pour interpréter, il faut que le sujet soit dans une position réglée. L'analyste doit d'abord s'assurer de l'effet de son interprétation. Lacan dans « La direction de la cure » met l'interprétation du côté de la tactique et précise que dans l'acte analytique elle est ce qu'il y a de plus libre. « Interprète de ce qui m'est présenté en propos ou en actes, je décide de mon oracle et l'articule à mon gré, seul maître à mon bord après Dieu, et bien entendu loin de pouvoir mesurer tout l'effet de mes paroles, mais en cela justement averti et tâchant à y parer, autrement dit libre toujours du moment et du nombre, autant que du choix de mes interventions, au point qu'il semble que la règle ait été ordonnée tout entière à ne gêner en rien mon faire d'exécutant, ce à quoi est corrélatif l'aspect de *matériel*, sous lequel mon action ici prend ce qu'elle a produit. »⁷

C'est pour ça que l'interprétation est associée à l'acte analytique lui-même. Et c'est pour ça qu'elle angoisse les débutants. Lorsqu'ils vont se risquer à une interprétation, ils ont l'impression que cela concerne d'emblée l'acte analytique. C'est ce que Lacan traduit quand il dit « mon oracle ». La liberté de l'interprétation a à voir avec l'acte analytique. C'est pour ça que J.-A. Miller rappelle qu'elle est une éthique. L'analyste doit décider à chaque moment s'il lui faut, ou non, interpréter. Il doit décider ce sur quoi son interprétation va porter.

Pouvoir et de *devoir* concernant l'interprétation sont une seule et même chose. On peut interpréter quand on le doit. Et on doit interpréter quand on le peut. Cette jonction est indissociable, elle fait que le devoir interpréter et le pouvoir interpréter sont une seule et même chose.

L'interprétation n'est pas de l'ordre de l'obligation. Lacan lui donne une valeur de gai savoir. L'analyste ne doit pas avoir un rapport laborieux avec ses interprétations. Je me souviens d'une patiente qui était dans une vraie souffrance et qui me dit : « Comment dois-je interpréter mes rêves ? » J'en savais assez sur elle pour lui dire : « En tous cas pas à votre désavantage. » Cela a changé un peu sa façon de voir les choses, elle accorde moins d'importance à ses rêves. Parce qu'elle était malheureuse, l'analyste s'est refusé à lui indiquer qu'elle allait trouver dans ses rêves un approfondissement du malheur de l'être qui la tourmente, mais qu'au contraire, elle pouvait tourner les rêves autrement ; c'est une personne cultivée et intelligente qui sait ce qu'est le gai savoir. Ce n'est pas une interprétation, mais cette intervention ne peut pas se concevoir sans une conception de l'interprétation.

Pouvoir et devoir se mélangent, ce n'est pas du registre de l'obligation, ni de la possibilité, mais de l'impossible. On peut interpréter à chaque fois qu'on doit indiquer quel est le rapport du sujet avec ce qu'il ne peut pas dire. On peut interpréter à chaque fois que le sujet nous indique qu'il est dans un moment crucial de son rapport entre ce qu'il peut dire et ce qu'il ne peut pas dire. C'est la différence entre Freud et Lacan, ce qu'a développé J.-A. Miller dans sa dernière intervention aux journées européennes, notant que l'interprétation freudienne est une *Sexual-Bedeutung*⁸. Freud interprète dans le sens de ce que provoque chez le sujet du langage la différence homme-femme, alors que Lacan a montré que l'interprétation vise un réel qui n'est pas à proprement parler celui de la différence des sexes, mais qui place l'impact au-delà de cette différence. Du sexe, nous pouvons dire ce que nous pouvons dire des choses, à savoir qu'elles ne sont concevables et pensables pour nous que dans leur différence avec autre chose. C'est tout l'enjeu dans « L'instance de la lettre » de l'apologue « On est à Hommes ! — On est à Dames ! ». La petite fille, qui voit le H des toilettes depuis le train qui arrive en gare, dit : on est à Hommes ! Et son frère voyant lui D, dit : on est à Dames !⁹ Et toute leur vie est marquée par cette distinction liée à ces deux lettres : H et D. Et qui aujourd'hui doutera que l'organisation sociale est liée à l'effet de l'opposition de ces deux lettres. Homme ou femme, c'est la façon que j'ai de pouvoir loger mon être dans le langage. Parce que quand je dis : je suis un homme, je ne fais d'abord rien d'autre que de me servir d'un mot.

Mais notre être ne peut se ranger entièrement sous les catégories homme ou femme. Lacan vise aussi bien cela quand il dit qu'il n'y a pas de rapport sexuel. On le vérifie lorsqu'on a la possibilité de rencontrer dans un entretien un patient transsexuel. Il sait que son image est celle que le mot désigne : homme, il est prêt à souffrir le martyr et à engager toute son existence pour dire, de n'importe quelle façon, qu'il est une femme. Il dira « Vous pouvez m'expliquer avec vos petites lettres X, Y, que je suis un homme — les scientifiques ont trouvé ça —, je vous dis que je suis une femme ». La certitude porte sur l'être, et l'être d'avant la distinction des sexes, parce qu'il n'y a de distinction des sexes que grâce au langage. Aucun instinct animal ne peut l'expliquer. Ce que vise l'interprétation lacanienne est ce point où son niveau opératoire se mesure dans le rapport à l'être, ce point qui n'est pas intégralement subsumé par ce que les semblants disent de notre identification sexuelle. Vous avez une image de femme et vous êtes inscrite comme femme, et pourtant votre être ne trouve pas pleine satisfaction à cela. Si on refuse cela, on n'a pas les moyens de comprendre nombre des aspects de la clinique de l'hystérie.

L'interprétation lacanienne se distingue de la freudienne en ce qu'elle vise le réel au-delà des semblants. Ce qui nous fait homme ou femme, dans la tradition la plus connue, ce n'est pas la nature, c'est Dieu : « Dieu les fit homme et femme ». Cela veut dire que ça ne vient pas tout seul. Il faut qu'il y ait une action de création, c'est-

à-dire d'artifice. Notre conception de l'interprétation en découle. L'idée de Lacan, que reprend J.-A. Miller dans son intervention de mai dernier, est que l'interprétation analytique porte sur l'absence de rapport sexuel ; l'interprétation porte sur l'être qui n'est sexué qu'au prix d'une perte d'être.

L'interprétation porte sur l'absence de rapport sexuel, c'est pour ça que les élèves de Lacan disent après lui qu'elle est apophantique. Cela signifie qu'elle s'exprime dans des termes dont on ne peut dire si c'est vrai ou si c'est faux. Il y a déjà cela dans la mante religieuse équivoquant avec l'amante religieuse. Il suffit de soulever cette équivoque pour que le vrai et le faux ne puissent être affirmés dans les termes mêmes de l'énoncé. C'est-à-dire que l'énoncé se fait d'une telle manière que l'énonciation conduit au point où il n'est ni vrai ou faux que vous soyez pleinement comblé d'être un homme, ou une femme. Dire de l'interprétation qu'elle est apophantique n'est pas soutenir qu'elle est ouverte à tous les sens ; c'est ce que disait Jean Laplanche et que Lacan critiquait. Elle n'est pas ouverte à tous les sens, elle n'est ouverte qu'à un seul sens, c'est-à-dire à un sens de non-sens qui est cette absence de rapport sexuel. C'est ce point où ce que vous êtes ne tient pas à votre identification sexuelle. C'est ce qui amène Lacan à considérer que l'interprétation vise la cause du symptôme et que cette cause du symptôme n'est pas dans le rapport du désir au phallus, mais dans un objet qui lui est asexué.

Son objet *a*, que les post-freudiens appellent les objets prégénitaux c'est-à-dire le sein, l'objet anal, le regard et la voix, sont des objets qui se passent de la différence des sexes. Lacan va chercher à chaque fois l'enjeu du réel un peu plus loin que ce qui ne sont que des semblants. Cela implique que ce qu'on doit interpréter, ce sont toutes les occasions où ce réel est en jeu. C'est pourquoi il faut essayer de ne pas interpréter les formations de l'inconscient dans l'unique dessin de leur donner plus de sens. C'est ce que J.-A. Miller indique en disant à la fois qu'il faut interpréter souvent et que jamais cela ne doit tourner au bavardage. Lacan dit que les interprétations de Freud étaient hardies ; si on n'interprète pas, il n'y aura pas d'inconscient chez le sujet qui l'interroge. Donc à la fois il faut interpréter, il faut être audacieux dans ses interprétations, et en même temps, il ne faut pas interpréter tout ce qui peut donner du sens.

Trois exemples

Une jeune femme me téléphone pour me dire qu'elle n'avait pas envie de venir à sa séance. Je lui dis de venir ; elle vient et me raconte un rêve. Elle est catholique, fille d'un grand universitaire. Dans ce rêve, elle passe sur le trajet qui la mène à une séance — c'est donc un rêve de transfert — devant l'église de sa paroisse et elle voit un jeune prêtre, bien fait de sa personne, qui lui dit : « Entrez, nous avons à faire ensemble. » Elle hésite entre la chapelle et faire ses dévotions avec l'abbé, un abbé tout en noir, précise-t-elle. La séance suivante, elle fait un autre rêve, elle est dans une salle de bain avec son père. Elle est dans une baignoire, et son père est aussi dans la baignoire. Ils sont tous deux face à face. Son père la prend par la nuque et lui dit : « On ne se connaît pas tous les deux, je dois te baptiser. » J'interprète alors : « La baignoire et l'abbé noir ! » C'est une interprétation juste, mais non justifiée. Ça ne sert pas, puisque cela ne disait pas grand-chose de son symptôme. Elle n'a pas nuit, mais est un peu inutile. Faire ceci, c'est aussi diminuer son crédit — on n'a pas un crédit interprétatif infini. Il faut être économe avec la vérité. Il faut savoir qu'interpréter l'inconscient, on peut le faire, mais parfois on peut s'en dispenser, c'est mieux. Voilà ce que je voulais vous montrer : on peut et on doit. On peut le faire, mais il n'est pas sûr qu'on le doive toujours.

Un autre exemple, avec quelqu'un qui n'est pas un névrosé. C'est une femme qui vient depuis longtemps chez moi, elle a de grandes difficultés à vivre et est en train de se construire une hypocondrie sévère qui met en difficulté les plus grands pontes de la médecine. Elle s'invente des maladies orphelines. Elle a perdu son père, il y a très longtemps ; cela a été le drame de sa vie. Cette personne, du fait de sa structure, souffrait des effets inaccomplis chez elle de l'amour du père. Par contre, il était vraiment pour elle la représentation d'une instance protectrice. Elle a perdu l'homme qui la protégeait ; elle avait vraiment besoin de sa présence physique, de l'image de sa vaillance, mais du côté du signifiant, cela marchait moins bien. Cette patiente m'inquiète parce qu'elle s'invente des tas de maladies orphelines, et la plupart des médecins se jettent là-dessus. Il est invraisemblable de voir comment ces grands patrons l'entreprennent. Un jour, je me fiche en colère et lui dit que ça suffit. J'ai compris que ce n'était vraiment pas la bonne formule, je cherche dans tout ce que je sais d'elle. Dire que c'est une psychose ordinaire est insuffisant. On se doit d'être plus précis, comme le rappelle J.-A. Miller¹⁰, on peut se servir des grands modèles « classiques » de la psychiatrie pour dire quels sont les enjeux cliniques qui vont permettre de voir à quel type d'Autre la personne a à faire. Toute la vie de cette personne faisait d'elle une idéaliste passionnée, c'est-à-dire quelqu'un qui vit toute sa vie dans l'idée d'une insuffisance de l'Autre, et qui est là pour montrer à quel point l'Autre déchoit de sa fonction d'idéal. « Montrer qu'il déchoit de sa fonction d'idéal », ce pourrait en faire une hystérique, mais ce n'est pas le cas. Elle a par ailleurs un poste à responsabilités dans un milieu difficile, pas pacifiant, mais elle arrive à équilibrer à peu près sa petite paranoïa. Et, alors que je la raccompagnais à la porte un jour, elle me demande comment tout cela va finir, parce qu'à force de se faire « soigner »... « Je me demande comment tout ça va finir. J'ai perdu quinze kilos récemment. » Je réponds : « Cela finira sur le bûcher. Et elle : — Qu'est-ce que vous voulez dire ? — Et moi : Mais oui, comme Jeanne d'Arc ! »

C'est quelqu'un de bien. Je savais que je pouvais lui dire ça sans la mettre en danger. Progressivement, cela s'est un peu apaisé. Elle me reparle maintenant de choses autrement plus importantes qui sont les grands problèmes pour lesquels elle venait en analyse. Bien sûr, on ne peut pas espérer que cet apaisement soit complet et long.

Cette interprétation n'en est pas vraiment une. Mais cette intervention n'a pu être produite que sur le versant éthique de l'interprétation analytique, parce que nous pouvons identifier que chez cette personne le drame de sa vie est qu'elle a affaire à un Autre qui n'a pas été pacifiant. Si nous interprétons dans le sens freudien de la *Sexual-Bedeutung*, nous allons précipiter son malheur dans le sens freudien, c'est-à-dire que nous allons faire une interprétation à connotation sexuelle qui va lui révéler l'impuissance de l'Autre à assumer quoi que ce soit de cette différence. Ou, dans le sens lacanien de l'absence de rapport sexuel, nous allons révéler très précisément l'incapacité de l'Autre à assumer ce qu'elle est comme femme, et surtout qu'elle n'a pas eu la possibilité de se servir de cet Autre pour fabriquer un fantasme. Et nous allons révéler à cette personne exactement ce qui est en jeu, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun cadre pour venir limiter sa souffrance. Nous n'allons faire que redoubler son impasse. Dans le sens freudien, nous la précipitons dans un gouffre. Dans le sens lacanien, nous lui disons qu'elle est dans un gouffre. C'est parce que nous faisons cette analyse que nous pensons que nous devons intervenir sans que cela se confonde avec l'interprétation telle qu'elle pourrait être délivrée dans la névrose. On doit toujours avoir la fonction de ce qu'est l'interprétation présente à l'esprit pour que chacune de nos interventions se mesure à l'opportunité ou non de faire cette interprétation.

Dernier exemple. Une jeune femme me téléphone dans la dernière semaine d'août, à huit jours de la rentrée pour me dire : « Lundi prochain, ce sera ma dernière séance. » J'étais en vacances. Je reprends mes notes et l'histoire de cette personne. Elle appartenait à un milieu très historique avec un nom prestigieux et il suffisait qu'elle parle d'un parent pour que toute l'Histoire de France défile. Elle venait d'un milieu de la grande aristocratie, mais qui s'était retrouvée sans le sou à la génération de ses parents. Elle aurait tiré le diable par la queue si son père n'avait pas épousé la fille d'un industriel. Cette analysante intelligente avait critiqué la « clocherie » du couple parental, bien qu'elle aimait ses parents. Son père était un brave type, et sa mère était une grande dame. J'ai pensé qu'elle avait toujours vu sa mère comme la patronne de la famille. Mais, elle qui m'avait assurée, depuis quatre ans qu'elle était chez moi, de toute sa vénération transférentielle, me traitait maintenant comme un laquais. Alors au moment où je la revois, au moment où elle s'allonge, donc dans une position instable, je lui dis avec un ton vulgaire : « Alors, vous m'avez donné mes huit jours ! » Stupeur. Elle me dit : « Effectivement, c'est comme ça que faisait maman. » Finalement, elle a poursuivi son analyse pendant quatre longues années, ce qui est bien parce que cela l'a vraiment aidé à sortir de ses difficultés.

Est-ce une bonne interprétation ? Eh bien, c'est plutôt une intervention guidée par l'idée que nous nous faisons de l'interprétation, et qui repose sur l'évaluation de ce qui se passe dans le transfert. Si j'avais repéré les choses ainsi, je n'aurais pas fait plus tard une petite erreur discrète — il faut bien s'attribuer des erreurs, si on veut progresser. Cette patiente voyait que, aussi grandiose qu'était le nom de ses ancêtres qui décidaient de la paix de la guerre et avaient laissé leur nom à quelques prestigieux faits de notre Histoire, ceux qu'elle avait rencontrés dans son enfance étaient en fin de course. Ce sont les femmes qui avaient redoré le blason, au sens propre, et spécialement sa mère qui, non seulement avait ramené de l'argent dans le ménage, mais avait, au milieu du siècle, fait des choses contre ceux qui occupaient son pays, qui lui avaient données des distinctions prestigieuses. Au fond, la grande guerrière de toute la dynastie était sa maman par la valeur de ce qu'elle avait fait pendant la Résistance. Par contre, les hommes étaient de joyeux noceurs, de bons aristocrates qui chassaient le cerf et couraient les filles. Sauf un qu'elle ne me nommait jamais. Lui se distinguait des hommes de la famille, parce que les femmes n'étaient pas pour lui des objets de convoitise. Il était montré du doigt dans la famille. Elle me parlait de l'oncle en question toujours avec émotion. Plus elle m'en parlait, plus je m'étonnais qu'elle ne me dise pas son nom. Au bout de quelques années, j'ai su par déduction comment il s'appelait. Alors en sortant, près de la porte, je lui dis : votre oncle c'est untel. Elle acquiesce. Et elle a achevé son analyse dans les mois qui ont suivi.

J'ai fait justement ce qu'une éthique de l'interprétation m'aurait permis de ne pas faire. Je pense qu'elle a arrêté sa cure parce qu'elle allait bien, que cela lui suffisait, et qu'elle n'avait pas envie de devenir analyste, ce n'était pas au programme. Mais j'ai un petit doute. Qu'est-ce qui était important dans cette affaire ? Chaque fois qu'elle me donnait les attributions de cet homme, l'important était ce que son message indiquait à l'analyste à travers ce signifiant jamais prononcé. Cela veut dire que c'est sans doute là que l'analyste pouvait repérer la place du sujet supposé savoir les choses sans qu'on les lui dise. À partir du moment où je lui dis : « C'est un tel », je ne suis plus tout à fait à cette place d'être le sujet supposé savoir ce qui ne se dit pas.

Ce n'était pas une interprétation. Mais si j'avais eu très présent en tête ce qu'est l'éthique de l'interprétation, j'aurais porté mon attention sur le fait que l'important

dans l'affaire c'est qu'elle ne m'ait jamais prononcé le nom de cet homme qu'elle admirait et qui l'intriguait par ses jouissances différentes.

François Leguil

Section Clinique de Nantes,
le 9 janvier 2010

* François Leguil est psychanalyste à Paris, membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association Mondiale de psychanalyse

¹ J.-A. Miller, « Le mot qui blesse », *Revue la Cause freudienne* n° 72, « La désinsertion subjective », Paris : Navarin/Seuil, novembre 2009, pp. 133-136.

² J.-A. Miller, « L'interprétation à l'envers », *Revue la Cause freudienne* n° 32, « Vous ne dites rien », Paris : Navarin/Seuil, février 1996, pp. 9-13.

³ J. Lacan, *Écrits*, Paris : Seuil, 1966, p. 615.

⁴ *Ibid.*, p. 359.

⁵ J. Lacan, « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », *op. cit.*, pp. 493-528.

⁶ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, traduction inédite par J.-P. Lefebvre, Paris : Seuil, 2010.

⁷ J. Lacan, *op. cit.*, pp. 587-588.

⁸ J.-A. Miller, « Le mot qui blesse », *op. cit.*

⁹ J. Lacan, « L'instance de la lettre... », *op. cit.*, p. 500.

¹⁰ J.-A. Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto* n° 94-95, janvier 2009, pp. 40-51.